CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

Discours en l’honneur de Pierre Corneille

Deux siècles ont passé, depuis que parmi vous,
De lui-même inconnu comme il l’était de tous,
Un jeune homme parut, que l’amour fit poëte,
De ses premiers transports éloquent interprète,
Plein du démon des vers qui s’éveillait en lui,
Poëte sans modèle, il marchait sans appui.
« Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître. »
Où les maîtres manquaient bientôt il fut un maître.
Il franchit la carrière, et d’un pas de géant,
A la cime du Pinde élancé du néant,
Il y grava son nom qu’on ignorait la veille.
Ce jeune homme inconnu, c’était le grand Corneille !

Deux siècles ont passé, des siècles passeront
Sans flétrir les lauriers qui surchargent son front ;
Leurs rameaux vieillissants se couvrent d’un feuillage
Dont l’immortalité reverdit d’âge en âge.

Le théâtre, ennobli par ses pompeux travaux,
Vit naître, après les siens, des chefs-d’œuvre nouveaux
Du Menteur, de Cinna, postérité sublime.
Ils ont trouvé pour eux l’avenir unanime :
De Molière en courroux le vers accusateur
Imprima l’infamie au front de l’Imposteur ;
Racine, dont Joad ranimait le génie,
A des concerts du ciel révélé l’harmonie,
Et Corneille pourtant, cet astre radieux,
Qui leur traça la route et leur ouvrit les cieux,
Vous apparaît plus grand, plus beau qu’à son aurore,
Entouré des rayons du jour qu’il fit éclore.

Que n'a-t-on point osé contre ces noms fameux ?
Mais cet obscur nuage est tombé derrière eux,
Comme on voit, près du but, s'abaisser la poussière
Qui nous dérobe un char vainqueur dans la carrière.
De leur trône affermi qui pourrait renverser
Ceux que l'Europe admire et n'a pu surpasser ?
Quand un peuple nouveau de rimeurs en démence
Tenterait d'ébranler leur renommée immense,
On verrait tous ces nains, sans haleine et sans voix,
En soulevant le roc, retomber sous son poids :
Dussent-ils, pour tromper le bon goût qui réclame,
Des éclairs de Brébeuf ressusciter la flamme,
Évoquer Chapelain des ombres du tombeau,
Et de Ronsard éteint rallumer le flambeau.

Non qu'on doive enchaîner la généreuse audace
Qui veut frayer sa route et conquérir sa place.
Corneille eût excité cet élan créateur.
S'il est encor nouveau, c'est qu'il fut novateur.
Liberté de mieux faire à qui suit son exemple !
Mais renier sa gloire, aux portes de son temple ;
Mais blasphémer d'en bas le dieu sur son autel ;
Insulter, quand on meurt, ce qui reste immortel :
Quiconque l'oserait, pour prix d'un tel outrage,
Marqué d'un ridicule égal à son courage,
Irait, avec Cotin d'éternel souvenir,
Égayer de son nom les railleurs à venir.
Vous qui, pour enflammer les talents dont la France
Sent frémir dans son sein la féconde espérance,
Vous qui des mêmes fleurs entourez tous les ans
L'autel où vos aïeux ont porté leurs présents,
A notre vieux Corneille offrez un digne hommage.
Les murs qui l'ont vu naître attendaient son image ;
Paris, tous les Français, tout un peuple jaloux
Veut de lui rendre honneur s'honorer avec vous.
C'est ainsi qu'à Stratford l'Angleterre idolâtre
Couronnait dans Shakspear le père du théâtre.

Juliette, en son nom, s'arrachant du cercueil,
Othello tout sanglant près d'Ophélie en deuil,
Macbeth, qui sur leurs pas s'avançait d'un air sombre,
De leur cortége auguste environnaient son ombre.
Garrick des spectateurs échauffait les transports…
Notre Garrick n'est plus ; mais du moins, chez les morts,
Si Corneille l'a vu, d'un lac de Trasimène
Menacer devant lui l'arrogance romaine,
Enivré de ses vers, Corneille, en l'admirant,
A pleuré de plaisir et s'est senti plus grand.

Ah ! qu'il pleure d'orgueil en se voyant renaître
Dans le marbre animé par le ciseau d'un maître !
Que David nous le rende avec ce vaste front,
Creusé par les travaux de son esprit fécond,
Où rayonnait la gloire, où siégeait la pensée,
Et d'où la tragédie un jour s'est élancée.
Simple dans sa grandeur, l'air calme et l'œil ardent,
Que ce soit lui, qu'il vive, et qu'en le regardant
On croie entendre encor ces vers remplis de flamme,
Dont le bon sens sublime élève, agrandit l'âme,
Ressuscite l'honneur dans un cœur abattu :
Proverbes éternels dictés par la vertu ;
Morale populaire à force de génie,
Et que ses actions n'ont jamais démentie !
Venez donc, offrez-lui vos vœux reconnaissants ;
Offrez-lui vos tributs, orateurs : quels accents
Plus brûlants que les siens, de plus d'idolâtrie
Ont embrasé les cœurs au nom de la patrie ?
Vous aussi, magistrats ; c'est lui qui tant de fois
Entoura de respect l'autorité des lois.
Venez, généreux fils, en qui l'affront d'un père
Ferait encor du Cid bouillonner la colère ;
Pour les lui présenter, Rodrigue attend vos dons.
Vous qui, les yeux en pleurs à ces nobles leçons,
Sentez de pardonner la magnanime envie,
Rois, à lui rendre hommage Auguste vous convie.
Et vous, guerriers, et vous qui trouvez des appas

Dans ce bruit glorieux qui laisse un beau trépas,
Venez au vieil Horace apporter votre offrande.
Venez, jeunes beautés, Chimène la demande.
Accourez tous, Corneille a charmé vos loisirs ;
Payez, en un seul jour, deux cents ans de plaisir ;
Vos applaudissements font tressaillir sa cendre ;
Appelé par vos cris, heureux de les entendre,
Pour jouir de sa gloire, il descend parmi nous.
Il vient, honneur à lui ! Levez-vous, levez-vous !...
Aux acclamations d'une foule ravie,
Les rois se sont levés pour honorer sa vie :
Eh bien ! qu'à leur exemple, ému d'un saint transport,
Le peuple, devant lui, se lève après sa mort.